

« Et il y avoit dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

« Et la femme à cheveux blancs répondit : Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait.

« Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps; ensuite elle reprit :

« Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolations : cependant vous me restiez; mais je ne sentoie qu'une chose alors.

« Depuis, j'ai pensé que s'il vivoit et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait, et j'ai reconnu que Dieu avoit été bon envers lui.

« La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elles s'efforçoit de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenoit entre ses mains.

« La mère ajouta : Dieu qui a été bon envers lui a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout?

« Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et ce peu, le gagner par notre travail; mais ce peu ne suffit-il pas, et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail?

« Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour; et combien ne l'ont pas! un abri: et combien ne savent où se retirer!

« Il vous a, ma fille, donnée à moi: de quoi me plaindrois-je?

« A ces dernières paroles, la jeune fille tout émue tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

« Et la mère, faisant un effort pour élever la voix: Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

« Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus, ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant.

« Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde.

« Lorsque je vous portois dans mon sein, un jour j'ai prié avec plus d'ardeur la vierge Marie, et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me sembloit qu'avec un sourire céleste elle me présentait un petit enfant.

« Et je pris l'enfant qu'elle me présentait, et lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge Mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches.

« Peu de mois après vous naquîtes, et la douce vision étoit toujours devant mes yeux.

« Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

« A quelque temps de là, une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnoit, et l'air retentissoit de leurs chants d'allégresse. »

Nous vivons, comme au siècle de Cromwell, dans un siècle de réforme: si l'on remarque au temps de Cromwell plus de morale et plus de conviction dans les âmes, on remarque en notre temps plus de mansuétude et de douceur dans les esprits. Le sentiment du puritain est loin de cette harmonie et de cette paix que la philosophie religieuse de M. Ballanche introduit dans le christianisme.

KILLING NO MURDER. LOCKE. HOBBS. DENHAM.  
HARRINGTON. HARVEY. SIEYÈS. MIRABEAU. BENJAMIN CONSTANT.  
CARREL.

Le pamphlet le plus célèbre de cette époque fut le *Killing no murder*, « Tuer n'est pas assassiner. » L'auteur, le colonel républicain Titus, invite, dans une dédicace ironique, son *Altesse Olivier Cromwell* à mourir pour le bonheur et la délivrance des Anglois. Depuis la publication de cet écrit, on ne vit plus le Protecteur sourire; il se sentoit abandonné de l'esprit de la révolution, d'où lui étoit venue sa grandeur. Cette révolution qui l'avoit pris pour guide ne le vouloit pas pour maître. La mission de Cromwell étoit accomplie; sa nation et son siècle n'avoient plus besoin de lui: le temps ne s'arrête pas pour admirer la gloire; il s'en sert et passe outre.

J'ai lu (dans Gui Patin peut-être) un fait curieux; il n'a jamais été remarqué, que je croie: le docteur affirme que *Killing no murder* fut d'abord écrit en françois par un gentilhomme bourguignon.

Voici Locke comme poète: il fit de très-mauvais vers en l'honneur de Cromwell; Waller en avoit fait de très-beaux.

La bassesse de la flatterie qui survit à l'objet de l'adulation n'est que l'excuse d'une conscience infirme: on exalte un maître qui n'est plus pour justifier par l'admiration la servilité passée. Cromwell trahit la liberté dont il étoit sorti: si le succès étoit réputé l'innocence; si, débauchant jusqu'à la postérité, le succès la chargeoit de ses chaînes; si, esclave future, engendrée d'un passé esclave, cette postérité subornée devenoit la complice de quiconque auroit triomphé,

où seroit le droit? où seroit le prix des sacrifices? Le bien et le mal n'étant plus que relatifs, toute moralité s'effaceroit des actions humaines.

D'un autre côté, qui voudroit défendre la sainte indépendance et la cause du faible contre le fort, si le courage, exposé à la vengeance des abjections du présent, devoit encore subir le blâme des lâchetés de l'avenir? L'infortune sans voix perdrait jusqu'à l'organe de la plainte, et ces deux grands avocats de l'opprimé, la probité et le génie.

Hobbes, royaliste par haine des doctrines populaires, se jeta dans une extrémité opposée; il dérivait tout de la force et de la nécessité, réduisant la justice à une des fonctions de la puissance, et ne la faisant pas sortir du sens moral. Il ne s'aperçut pas que la démocratie avoit autant de droit que l'unité à partir de ce même principe. La société, qui alloit selon sa pente naturelle vers l'établissement populaire, ne rétrograda point avec le système de Hobbes, malgré les excès de la révolution angloise; elle ne fut arrêtée dans sa marche que par Louis XIV, qui lui barra le chemin avec sa gloire. Hobbes enseignoit le scepticisme ainsi que nos philosophes du xviii<sup>e</sup> siècle, d'un ton impérieux et de toute la hauteur dogmatique. Il vouloit qu'on crût ferme à ce qu'il ne croyoit pas, et il prêchoit le doute en inquisiteur. Son style a de l'énergie, et son *Thucydide* est trop décrié. Cet esprit fort étoit le plus faible des hommes; il trembloit à la pensée de la tombe: la nature le conduisit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, pour le livrer évanoui à la mort, comme un patient tombé en défaillance est porté sous le fer fatal.

Sir John Denham vit encore un peu dans son poëme descriptif de Cooper's Hill. Il étoit royaliste et agent à Londres de la correspondance de Charles I<sup>er</sup> avec la reine; Cowley l'étoit à Paris; les Muses servoient la tendresse conjugale et le malheur.

L'Océana d'Harrington est une répétition de l'Utopie de Thomas More. Où un gouvernement parfait se trouve-t-il? En *Utopie*, *nulla part*, comme le nom le signifie.

Harvey écrivit sa découverte de la grande circulation du sang. Aucun médecin en Europe, ayant atteint l'âge de quarante ans, ne voulut adopter la doctrine d'Harvey, et lui-même perdit ses pratiques à Londres, parce qu'il avoit trouvé une importante vérité. Harvey fut encouragé de Charles I<sup>er</sup>, et lui demeura fidèle. Servet, brûlé en effigie par les catholiques et en *personne* par Calvin, avoit indiqué la circulation du sang dans le *poumon*: le siècle ne fit d'un savant de génie qu'un hérétique vulgaire, lequel un autre hérétique conduisit au bûcher.

Au reste, quant aux pamphlets anglois de pure politique, lorsqu'ils ne sont point infectés du jargon théo-logique de l'époque, ce qui est rare, ils restent à une immense distance de nos investigations modernes. Si vous en exceptez Milton, aucun publiciste de la révolution de 1649 n'approche de Sieyès, de Mirabeau, de M. Benjamin Constant, encore moins de M. Carrel: ce dernier, serré, ferme, habile et logique écrivain, a dans sa manière quelque chose de l'éloquence positive des faits: son style creuse et grave; c'est de l'histoire par les monuments.

## MILTON.

## SA NAISSANCE. COLLÈGE.

Au-dessus d'une foule de prosateurs et de poètes, pendant les règnes orageux de Charles I<sup>er</sup> et du Protecteur, s'élève la belle tête de Milton. Où sont les contemporains de ce génie, les Cowley, les Waller, les Denham, les Marvel, les Suckling, les Crashaw, les Lovelace, les Davenant, les Wither, les Habington, les Herbert, les Carew, les Stanley? Excepté deux ou trois de ces noms, quel lecteur françois connoît les autres? Le *Génie du Christianisme* parle raisonnablement du *Paradis perdu*; j'avois à faire amende honorable d'une partie de mes jugements sur Shakespeare et Dante: je n'ai rien à réparer auprès de l'homme dont le poëme a été l'occasion de ces recherches sur la littérature angloise; il ne me reste qu'à développer les motifs d'une admiration accrue par un examen plus approfondi d'un chef-d'œuvre. Obligé de m'arrêter à des beautés que j'essayois de faire passer dans notre langue, je les ai mieux appréciées, en désespérant de les reproduire telles que je les sentois.

Milton n'étoit plus; on ne le connoissoit pas: son génie, sorti du tombeau comme une ombre, vint demander au monde pourquoi on l'ignoroit sur la terre. Étonné, on regarda ces grands mânes; on se demanda si réellement l'auteur de douze mille vers oubliés étoit immortel. La vision éclatante et majestueuse fit d'abord baisser les yeux; puis on se prosterna et on adora. Alors il fallut savoir ce qu'avoit été ce secrétaire de Cromwell, ce pamphlétaire apologiste du régicide, détesté des uns, méprisé des autres. Bayle commença, et s'enquit des

*faits touchant la taille et la mine de Milton* : cette mine-là étoit fière, et valoit bien celle d'un roi.

Une malédiction étoit dans la famille noble de Milton, dépouillée de sa fortune pendant les guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche : le père de Milton étoit *protestant* et son grand-père catholique ; celui-ci avoit déshérité son fils. La malédiction de l'aïeul, sautant une génération, se reposa sur la tête du petit-fils.

Le père de Milton, établi à Londres, où il devint notaire (*scrivener*), épousa Sarah Caston, de l'ancienne famille de Bradshaw ou des Houghton, dont il eut une fille, Anne, et deux fils, Jean et Christophe. Christophe, le cadet, fut royaliste, devint un des barons de l'échiquier et juge des *common pleas* sous Jacques II ; il s'éteignit dans l'obscurité, dépouillé ou démissionnaire de sa place, peu de temps après ou avant la révolution de 1688 ; Jean, l'aîné, fut républicain, et mourut non aperçu, comme son frère ; mais la raison de la nuit qui l'environna étoit d'une tout autre nature ; on peut dire de lui ce qu'il a dit de la Montagne sainte dans le ciel : « On ne la voyoit point, parce qu'elle étoit obscurcie par l'excès de la lumière. »

Le père de Milton aimoit les arts : il avoit composé un *in Nomine* à quarante parties ; quelques vieux airs de lui ont été conservés dans le recueil de Wilby. Apollon, partageant ses présents entre le père et le fils, avoit donné la musique au père, la poésie au fils.

Dividuumque Deum, genitorque puerque tenemus.  
(*Milto ad patrem.*)

Milton, le père, étoit peut-être né en France. Son immortel fils naquit le 9 décembre 1608, dans la Cité de Londres, Bread-street, à l'enseigne de *l'Aigle*, augure et symbole. Shakespeare vivoit encore : Milton reçut une éducation domestique lettrée, à l'ombre du tombeau de ce grand génie inculte. Il acheva ses humanités à l'école de Saint-Paul à Londres, sous le docteur Alexandre Gill ; il eut pour tuteur Young, puritain. Son extrême application à l'étude lui donna de bonne heure des douleurs de tête et une grande foiblesse de vue ; maux habituels de sa vie, dont il avoit reçu le germe de sa mère. A dix-sept ans il passa au collège de Christ à Cambridge en qualité de pensionnaire *minor*, et à la surveillance du savant William Chappel, depuis évêque de Cork et Ross en Irlande. La beauté de Milton le fit surnommer « la dame du collège de Christ » : *the lady of Christ's college* ; il rappelle complaisamment ce nom dans un de ses discours à l'université. Il donna des marques de ses dispositions poétiques en composant des

pièces latines et des paraphrases des psaumes en vers anglois. L'hymne sur *la Nativité* est admirable de rythme, et d'un effet inattendu :

« C'étoit l'hiver ; l'enfant né du ciel étoit venu enveloppé dans de rudes et pauvres langes ; la Nature s'étoit dépouillée de sa riante parure pour sympathiser avec son maître : ce n'étoit pas le moment pour elle de se livrer aux plaisirs avec le Soleil, son amant ; seulement elle avoit caché sa foiblesse sous l'innocente neige, et jeté sur elle le saint et blanc voile des vierges. . . . La terre étoit en paix ; les rois demeuroient en silence, comme s'ils sentoient l'approche de leur souverain. Les vents caressoient les vagues, annonçant tout bas de nouvelles joies au doux océan. Les étoiles, regardant immobiles et surprises, ne vouloient pas s'enfuir : malgré toute la lumière du matin, elles s'obstinoient à briller dans le ciel, jusqu'à ce que leur Seigneur leur parlât lui-même, et leur dît de s'en aller. »

Reçu bachelier en 1628, Milton, maître en 1632, quitta Cambridge par esprit d'indépendance, et refusa d'entrer dans le clergé. « Celui qui s'engage dans les *ordres*, dit-il, souscrit à son esclavage et prête un serment : il lui faut alors ou devenir parjure ou briser sa conscience. »

Quelques passages de sa première élégie latine, où il a l'air de préférer les plaisirs de Londres aux ennuis de Cambridge, devinrent la source des calomnies que l'on répandit contre lui dans la suite : on l'accusa d'avoir été vomé de l'université après les désordres d'une impure jeunesse ; des pamphlets assurèrent qu'il avoit été forcé d'aller cacher sa vie en Italie. Johnson pense que Milton fut le dernier étudiant de l'université puni d'une peine corporelle. Rien de tout cela n'est vrai, et ne s'accorde même pas avec les dates d'une vie aussi correcte que religieuse.

#### MILTON CHEZ SON PÈRE. — OUVRAGES DE SA JEUNESSE.

Le père de Milton, ayant fait une petite fortune, s'étoit retiré à la campagne d'Horton, près Colebrooke, en Buckinghamshire. Milton l'y rejoignit, et passa cinq années enseveli dans la lecture des auteurs grecs et latins. Il faisoit de temps en temps quelques courses à Londres pour acheter des livres et prendre des leçons de mathématiques, d'escrime et de musique.

Il écrivoit à un ami qui lui reprochoit de vivre dans la retraite :

« Vous croyez qu'un trop grand amour d'apprendre est une faute; que je me suis abandonné à rêver inutilement mes années dans les bras d'une solitude lettrée, comme Endymion perdoit ses jours avec la lune sur le mont Latmus..... Mais ces belles espérances dont vous m'entretenez, qui flattent la vanité et la jeunesse, ne s'accordent point avec ce casque obscur de Pluton dont parle Homère. Je mettrois bas ce casque si dans ma vie cachée je n'avois d'autre vue que de satisfaire une frivole curiosité. Mais l'exemple terrible rapporté dans l'Évangile, du serviteur qui avoit enfoui son talent, est présent à mes yeux : ce n'est pas le plaisir d'une étude spéculative, c'est la considération même du commandement évangélique qui m'empêche d'aller aussi vite que d'autres et me retient par un religieux respect. Cependant, afin que vous voyiez que je me défie quelquefois de moi-même et que je prends note de certain retardement en moi, j'ai la hardiesse de vous envoyer quelques-unes de mes rêveries de nuit, dans la forme des stances de Pétrarque.

How soon hath Time, the subtle thief of youth,  
Stol'n on his wing my three and twentieth year!  
My hasting days fly on with full career,  
But my late spring no bud or blossom shew'th.

« Combien vite le temps, adroit voleur de la jeunesse, a dérobé sur son aile mes vingt-trois années! Mes jours hâtés fuient en pleine carrière; mais mon dernier printemps ne montre ni boutons ni fleurs.... »

De 1624 à 1638 il composa l'*Arcades*, *Comus* ou le *Masque*, *Lycidas*, dans lequel il semble prophétiser la mort tragique de l'évêque Laud, l'*Allegro* et le *Penseroso*, des *Élégies* latines et des *Sylves*.

Johnson a fait de l'*Allegro* et du *Penseroso* une vive analyse.

« L'homme gai entend l'alouette le matin; l'homme pensif entend le rossignol le soir.

« L'homme gai voit le coq se pavaner; il prête l'oreille à l'écho qui répète le bruit du cor et de la meute dans le bois; il voit le soleil s'élever avec gloire; il écoute le chant de la laitière; il regarde les travaux du laboureur et du faucheur; il jette les yeux sur une tour éloignée où réside quelque belle dame : la nuit il fait ses délices de quelque conte fabuleux.

« L'homme pensif tantôt se promène à minuit pour rêver, tantôt écoute le triste son de la cloche du couvre-feu. Si le mauvais temps l'oblige de rentrer chez lui, il s'assied dans une chambre éclairée par la lueur du foyer. Ayant près de lui une lampe solitaire, il épie l'étoile du pôle pour découvrir l'habitation des âmes séparées de leur corps,

ou bien il lit les scènes pathétiques de la tragédie ou de l'épopée. Quand vient le matin, matin obscurci par la pluie et le vent, il erre dans les sombres forêts où il n'y a pas de sentier; il tombe assoupi au bord de quelque eau qui murmure, et, dans un enthousiasme mélancolique, il attend un rêve d'avenir ou une musique exécutée par quelques personnages aériens.

« La gaieté et la mélancolie sont toutes les deux solitaires, silencieuses habitantes des cœurs qui ne reçoivent ni ne transmettent des sentiments.

« L'homme gai assiste à la ville aux fêtes brillantes, aux savantes comédies de Ben Jonson et aux drames sauvages de Shakespeare (*wild dramas of Shakespeare*).

« Le pensif, loin de la foule, se promène dans les cloîtres ou fréquente les cathédrales. »

Pour le vieil âge de la gaieté, Milton ne fait point de provisions; mais il conduit la mélancolie avec une grande dignité jusqu'à la fin de la vie.

Je ne sais si les deux caractères sont suffisamment distincts; on ne peut trouver, il est vrai, de la gaieté dans la mélancolie du poète, mais j'ai peur qu'on ne rencontre quelque mélancolie dans sa gaieté. Le *Penseroso* et l'*Allegro* sont deux nobles efforts d'imagination.

Milton a emprunté plusieurs images de ses beaux poèmes à l'*Anatomie de la Mélancolie*, par Burton, imprimée en 1624.

## MILTON EN ITALIE.

En 1638 Milton obtint de son père la permission de voyager. Le vicomte Scudamore, ambassadeur de Charles 1<sup>er</sup>, reçut à Paris l'apologiste futur du meurtre de ce roi; il le présenta à Grotius. A Florence, Milton visita Galilée, presque aveugle et demi-prisonnier de l'inquisition; il a souvent rappelé le courrier céleste, *nuncius sidereus*, dans *Le Paradis perdu*, lui rendant ainsi l'hospitalité des grands hommes. A Rome il se lia avec Holstein, bibliothécaire du Vatican. Chez le cardinal Barberini il entendit chanter Léonora; il lui adressa des vers inspirés par les lieux qui avoient entendu la voix d'Horace :

Altera Torquatam cepit Leonora poetam,  
Cujus ab insano cessit amore furens.  
Ah! miser ille tuo quanto felicius ævo  
Perditus, et propter te, Leonora, foret!

« Une autre Léonore ravit le Tasse, qui devint insensé par l'ardeur

de l'amour. Ah! qu'avec bonheur, de ton temps, Léonore, l'infortuné se seroit perdu pour toi! »

Milton s'est plu à renfermer son génie dans quelques sonnets italiens; on aime à voir le terrible chantre de Satan se jouer à travers les doux nombres de Pétrarque :

Canto, dal mio buon popol non inteso;  
E'l bel Tamigi cangio col bel Arno.  
Amor lo volse. . . . .  
Seppi ch' amor cosa mai volse indarno.

« Je chante, non entendu de mon bon peuple; j'ai changé la belle Tamise pour le bel Arno. L'amour l'a voulu; l'amour n'a jamais voulu une chose en vain. »

Milton connu à Naples Manso, marquis de Villa, vieillard qui eut le double honneur d'être l'ami du Tasse et l'hôte de Milton : il adressa à ce dernier un distique renouvelé du pape saint Grégoire :

Ut mens, forma, decor, facies, mos, si pietas sic,  
Non Anglus, verum Hercle, Angelus ipse fores.

« Si la piété répondoit au génie, à la forme, à la bonne grâce, à la beauté, aux manières, par Hercule! tu ne serois pas un Anglais, mais un Ange. »

Milton lui paya sa dette de reconnaissance dans une églogue latine pleine de charme :

Diis dilecte senex, te Jupiter æquus oportet  
Nascentem, et miti lustrarit lumine Phœbus,  
Atlantique nepos; neque enim nisi charus ab ortu  
Dis superis poterit magno favisse poetae.

« Vieillard aimé des dieux, il faut que Jupiter (j'emprunte ici l'élégante traduction de M. Villemain) ait protégé ton berceau, et que Phœbus l'ait éclairé de sa douce lumière; car il n'y a que le mortel aimé des dieux dès sa naissance qui puisse avoir eu le bonheur de secourir un grand poëte. »

Le chantre à venir des innocentes joies d'Éden prioit le ciel de lui accorder un pareil ami; il promettoit alors de célébrer les rois de la Grande-Bretagne, cet Arthur qui « livra des combats sur la terre », *terris bella moventem*. Milton n'obtint pas la faveur qu'il imploroit; il n'a eu pour ami et pour défenseur de son nom que la postérité. Le poëte convie Manso de ne pas trop mépriser une muse hyperboréenne;

car, lui dit-il gracieusement, « dans l'ombre obscure de la nuit nous croyons avoir entendu des cygnes chanter sur la Tamise : »

Nos etiam in nostro modulantes flumine cycnos  
Credimus obscuras noctis sensisse per umbras.

Milton avoit formé le projet de parcourir la Sicile et la Grèce : quel précurseur de Byron! Les troubles de sa patrie le rappelèrent : il ne rentra point en Angleterre sans avoir vu Venise, cette beauté de l'Italie, aujourd'hui si belle encore, bien que mourante au bord de ses flots.

#### MILTON REVENU EN ANGLETERRE; SES OCCUPATIONS ET SES PREMIERS OUVRAGES DE CONTROVERSE.

Le voyageur revenu à Londres ne prit aucune part active aux premiers mouvements de la révolution. Écoutons Johnson :

« Que notre respect pour Milton ne nous défende pas de regarder avec quelque degré d'amusement de grandes promesses et de petits effets, un homme qui revient en hâte au logis, parce que ses compatriotes luttent pour leur liberté, et qui, arrivé sur le théâtre de l'action, évapore son patriotisme dans une école privée. Cette période de la vie du poëte est celle devant laquelle tous ses biographes ont reculé : il leur est désagréable d'abaisser Milton au rang de maître d'école; mais comme on ne peut nier qu'il enseigna des enfants, l'un trouve qu'il les instruisit pour rien, l'autre pour le seul amour de la propagation du savoir et de la vertu. Tous disent ce qu'ils savent n'être pas vrai, afin d'excuser une condition à laquelle un homme sage ne peut trouver aucun reproche à faire. »

L'esprit satirique et la malveillance de Johnson se font ici remarquer. Le docteur, qui n'avoit pas vu de révolution, ignoroit que dans ces grands troubles les champs de bataille sont partout, et que chacun choisit celui où l'appelle son inclination ou son génie : l'épée de Milton n'auroit pas fait pour la liberté ce que fit sa plume. Le docteur, grand royaliste, oublie encore que tous les royalistes ne prirent pas les armes ou ne montèrent pas sur l'échafaud, comme le duc d'Hamilton, le lord Holland et lord Capel; que lord Arundel, par exemple, ami des muses comme Milton, et à qui la science doit les marbres d'Oxford, quitta Londres, tout grand-maréchal d'Angleterre qu'il étoit, au commencement de la guerre civile, et alla mourir paisiblement à Padoue : il est vrai que son malheureux neveu, Guillaume Howard, lord Straf-

ford, paya pour lui tribut au malheur, et l'on sait trop par qui son sang fut répandu.

Pendant trois ans Milton donna des soins à l'éducation des deux fils de sa sœur et à quelques jeunes garçons de leur âge. Il habita successivement au cimetière de Saint-Bride dans Fleet-street et un grand hôtel avec un jardin dans Aldersgate. Il se fortifia dans les langues anciennes en les enseignant; il apprit l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. En 1640, à l'époque de la convocation du long parlement, il débuta dans la polémique, et plaida la cause de la liberté religieuse contre l'Église établie. Son ouvrage, divisé en deux livres, adressé à un ami, a pour titre : *Of Reformation touching church discipline, etc.*, « De la Réformation touchant la discipline de l'Église en Angleterre et des causes qui jusque ici l'ont empêchée ». Il publia ensuite trois traités : *Épiscopat anglais, Raison du Gouvernement de l'Église, Apologie pour Smectymnus*; ce nom étoit composé de la réunion de six lettres prises des noms des six théologiens auteurs du *Traité de Smectymnus*. Pour les lecteurs d'aujourd'hui, il n'y a rien à tirer de ces ouvrages, si ce n'est ce que Milton dit dans la *Raison du gouvernement de l'Église*, de son dessein de composer un poëme en anglais.

« Peut-être avec le temps, le travail et le penchant de la nature, j'enverrai quelque chose d'écrit à la postérité, qu'elle ne laissera pas volontiers mourir : je suis possédé de cette idée. Peu m'importe d'être célèbre au loin, je me contenterai des îles Britanniques, mon univers. Mais il ne suffit pas d'invoquer les filles de mémoire, il faut par des prières ferventes implorer l'Esprit éternel; lui seul peut envoyer le séraphin qui du feu sacré de son autel touche et purifie nos lèvres. »

Milton ne faisoit pas aussi bon marché de sa renommée que Shakespeare : celui-ci plaît par l'insouciance de sa vie; d'un autre côté on aime à voir un génie encore inconnu se prophétiser lui-même, quand la postérité, confirmant la prédiction, lui répond : « Non ! je n'ai pas laissé mourir ce quelque chose que tu as écrit. »

Malheureusement, Milton, cédant à l'ardeur de son caractère dans cette dispute religieuse, parle avec dédain du savant et vénérable évêque anglican Usher, à qui la science doit des travaux admirables sur l'histoire de la chronologie.

#### MARIAGE DE MILTON.

Milton, à l'âge de dix-neuf ans, avoit composé sa septième élégie latine, dans laquelle il dit :

« Un jour de mai, dans une promenade aux environs de Londres, je rencontrai une jeune femme d'une beauté extraordinaire. J'en devins passionnément amoureux; mais soudain je la perdus de vue : je n'ai jamais su qui elle étoit et ne l'ai jamais retrouvée. Je fis le serment de ne jamais aimer. »

Si le poëte tint son serment, il faudroit supposer qu'il n'aima aucune de ses trois femmes, car il se maria trois fois. En ce cas qu'auroit été la vierge si promptement évanouie? Peut-être cette compagne céleste qui visitoit l'Homère anglais pendant la nuit et lui dictoit ses plus tendres vers. Dans un beau portrait de Milton, M. Pichot raconte que cette sylphide mystérieuse étoit Léonora, l'Italienne : l'auteur du *Pèlerinage à Cambridge* brode là-dessus une touchante nouvelle historique. W. Bowles et M. Bulwer ont développé la même fiction.

Le comte d'Essex ayant pris Reading en 1643, le père et le frère de Milton, qui s'étoient retirés dans cette ville, retournèrent à Londres et vinrent demeurer chez le poëte. Milton avoit alors trente-cinq ans : un jour il se déroba de sa maison, sans être accompagné de personne; son absence dura un mois, au bout duquel il rentra marié sous le toit d'où il étoit sorti garçon. Il avoit épousé la fille aînée de Richard Powell, juge de paix de Forest-Hill, près Shotover, dans Oxfordshire. Richard Powell avoit emprunté du père de Milton 500 liv. sterl. qu'il ne lui rendit jamais, et qu'il crut payer en donnant sa fille au fils de son créancier. Ces noces, aussi furtives que des amours, en eurent l'inconstance : Milton ne quitta pas sa femme, comme Shakespeare, ce fut sa femme qui l'abandonna. La famille de Marie Powell étoit royaliste : soit que Marie ne voulût pas vivre avec un républicain, soit tout autre motif, elle retourna chez ses parents. Elle avoit promis de revenir à la Saint-Michel, et elle ne revint pas : Milton écrit lettres sur lettres, point de réponse; il dépêche un messager, qui perd son éloquence et son temps. Alors l'époux délaissé se résout à répudier l'épouse fugitive : pour faire jouir les autres maris de l'indépendance qu'il se propose, son esprit le porte à changer en une question de liberté une question de susceptibilité personnelle; il publie son traité sur le divorce.

#### TRAITÉ DE MILTON SUR LE DIVORCE.

Ce traité est divisé en deux livres : *The Doctrine and discipline of Divorce, restored to the good of both sexes, etc.* « Doctrine et discipline du divorce, rétablies pour le bien des deux sexes. » Il s'ouvre par une adresse au long parlement.